

EXTRAITS DU LIVRE:

"LA SAINTE BIFFE

TÉMOIGNAGE DE SURVIVANTS DU 155° RI"



AVANT-PROPOS

Ce livre, « LA SAINTE BIFFE », est un ouvrage sans prétention : il ne pouvait en être autrement puisque, en langage populaire, la « BIFFE » désigne l'infanterie et qu'à toutes les époques, comme dans toutes les armées, elle a été la parente pauvre, celle qui est toujours à la peine et rarement à l'honneur. Sans remonter à la piétaille des temps jadis, cela a été plus vrai que jamais au cours de la Première Guerre mondiale.

On peut d'ailleurs le concevoir fort bien. Le cavalier, qu'il le veuille ou non, du haut de sa monture, dominait le fantassin, le « pousse-cailloux » qui cheminait près de lui — tous ceux qui ont eu un cheval entre les jambes, près d'une colonne d'infanterie, ne pourront me contredire.

L'artilleur, lui, était fier de la puissance de son canon, de ses attelages de six chevaux qui enlevaient à grands coups de reins la pièce et les caissons, dans les chemins creux où les fantassins n'avaient qu'à se jeter de côté pour n'être pas écrasés. Pour le génie, l'arme savante par excellence, ses démarches toujours quelque peu mystérieuses lui conféraient un prestige certain auprès des fantassins, lesquels s'interrogeaient sur ce qui allait en sortir de bon ou de mauvais pour eux. Enfin, l'aviation planait au-dessus de tous, au sens propre comme au sens figuré, très au-dessus de toutes ces misères qu'elle ne pouvait qu'ignorer.

Qu'on veuille bien croire qu'il n'y a dans ces propos aucune récrimination; pas même une nuance d'amertume ; les choses étaient ainsi. Dans toutes les armes bien sûr, on savait mourir. Je pense aux sapeurs-mineurs du bois de la Gruerie en 1915- *aux artilleurs des bois Bourrus, en 1916, à*

Verdun - à ce peloton de cavaliers qui s'élança, le 25 septembre 1915, sans espoir, sur les barbelés de la parallèle de Védégrange. Mais ce que les autres armes n'ont pas connu, ou tout au moins, pas au même point, c'est la fatigue souvent poussée à l'extrême limite des forces par des marches exténuantes, avec un lourd chargement, armes, munitions, vivres, qui transformait le fantassin en bête de somme, marches qui, hélas, n'étaient pas toujours d'une utilité évidente. C'est la faim et surtout la soif, dans les secteurs agités où le ravitaillement en vivres et en eau restait impossible pendant plusieurs jours ; c'est la misère physique, démoralisante des soldats dans les tranchées où l'eau et la boue montaient jusqu'aux (etc...)

Page 183

VERDUN 1916

Par Norbert GERARD, sous-lieutenant à la 4^oCompagnie

« Tous vinrent à Verdun pour y recevoir je ne sais quelle suprême consécration ; ils semblaient, par la Voie Sacrée, monter pour un offertoire sans exemple, à l'autel le plus redoutable que jamais l'homme ait élevé. »

Paul VALERY.

L'APPROCHE

Le 8 mars 1916 au soir, le régiment est cantonné à l'Isle-en-Barrois, sauf le 1^{er} bataillon qui occupe la ferme des Merchines. Nous sommes en arrière du front de Verdun et nous nous rapprochons progressivement des lignes.

9 mars.

Départ pour Ville-sur-Cousance et Jubecourt.

10 mars.

Le régiment est alerté ; par la route, il est dirigé par Rampont, Blercourt et Sivry-la-Perche sur Bethelainville où il est stationné en bivouac dans le bois dit " Quart en réserve " en position d'attente, expression qui ne laisse pas d'être inquiétante.

11 mars.

Sur l'ordre du général de Bazelaire, commandant le secteur est de Verdun, rive gauche, le régiment se porte sur le hameau de Germonville à la lisière sud des *bois Bourrus*. Le soir, les 1^{er} et 2^{ème} bataillons partent pour creuser un boyau dit " boyau du Mort-Homme " ; ils reviennent au bivouac recrues de fatigue.

12 mars.

Cette fois, les travailleurs sont fournis par les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons, le 1^{er} bataillon est employé à transporter du matériel (fil de fer et piquet) du dépôt de Germonville au dépôt de Chattancourt. Le

travail de nuit est pénible et dangereux, d'un rendement insignifiant; c'est avant l'offensive, alors que le secteur était encore calme, qu'il aurait fallu organiser ces positions en creusant tranchées et boyaux sur une grande profondeur comme cela a été fait en Champagne. Il semble bien que dans ces secteurs, on se soit laissé vivre, et les Allemands se sont bien gardés d'être agressifs afin de ne pas nous mettre en garde avant l'offensive, sans doute méditée depuis longtemps. Maintenant, c'est difficile et cela coûte cher en vies humaines. Dans une obscurité où l'on ne voit goutte, il est compliqué de mettre les sections en place pour le travail. Les Allemands se doutant de notre activité, arrosent le terrain avec leurs 77, ce qui oblige à faire de fréquents plats-ventres pour éviter les éclats qui sifflent. Allongé sur le sol, le nez dans l'herbe, on arrive à se demander si ce ne serait pas une délivrance d'en recevoir un dans le corps pour être hors de combat et n'avoir pas à se relever pour continuer cette vie de fatigue et de danger qui ne peut que mal se terminer. Ce n'est pas une pensée très reluisante, mais je ne suis pas le seul à l'avoir, je pense ; elle a au moins cet avantage de dissiper la peur et d'éviter tout affolement. Nos pertes sont d'ailleurs relativement faibles. Et puis, nous qui sommes ici dont beaucoup sont revenus du bois de la Gruerie et de l'attaque de Champagne, nous savons qu'on peut toujours espérer sortir des pires situations. Pour moi, je crains pour ma section, pour mes hommes, étendus sans défense sur le sol dans l'ombre en attendant que la rafale passe.

Le retour par les bois Bourrus est pénible. La piste, ou plutôt le chemin creux qui traverse le bois du sud au nord, est défoncé par la multitude de véhicules qui ne cessent d'y passer, caissons d'artillerie, chariots, cuisines roulantes. Les fantassins circulent comme ils peuvent. Ce sont surtout les artilleurs qui l'accaparent pour l'approvisionnement des batteries en position arrivant au grand trot de leurs attelages. Comme le chemin est étroit, il faut souvent se plaquer contre les talus et parfois s'y arc-bouter pour repousser la tête des chevaux qui serrent de trop près les côtés. C'est une cavalcade incessante qui monte et qui descend. Sans doute, les artilleurs ont une meilleure vie que nous, mais elle n'est tout de même pas enviable. Cramponnés à leurs caissons, ils tressautent aux cahots du chemin, car les conducteurs poussent les chevaux sans souci des trous que les bêtes franchissent à grands coups de reins; on ne les ménage pas. Pourquoi d'ailleurs le ferait-on, puisqu'on ne ménage pas les hommes ? Mais pourtant, cela fait peine à voir.

Pour tout le monde, artilleurs et fantassins, la zone dangereuse est la sortie nord des bois Bourrus, là où le chemin descend doucement vers la ferme de la Claire, ce nom qui sonne si tragiquement aux oreilles des anciens combattants du Mort-Home et du bois des Corbeaux. A cet endroit, la route qui conduit à Chattancourt forme un carrefour avec le chemin allant à droite à Marre et à gauche à Montzeville. Point de passage obligé, cet endroit est à certains moments terriblement " arrosé " et son aspect n'est pas rassurant, c'est le moins qu'on puisse dire. Une âcre odeur d'explosif y flotte à peu près en permanence, à droite et à gauche sont dispersés des débris de caissons, de chariots, de cuisines roulantes et bien entendu des chevaux morts, plus ou moins gonflés. Un cadavre d'homme est resté plusieurs jours accroché dans un moignon d'arbre où une explosion l'a projeté. Un conducteur du régiment, Jamain, trouvant, la nuit, un cheval mort au milieu de la piste, ne peut le déplacer étant seul ; il finit par lancer son attelage en le fouaillant pour vaincre la répugnance des chevaux et passa sur le cheval. Repassant quelques heures plus tard, il trouva le cadavre coupé en deux, la tête d'un côté, la croupe de l'autre.